

L'horreur bleue

J'attendais, bras levés, jambes écartées, que l'auxiliaire finisse de resserrer mon boudrier. Le trou béant de l'Ascenseur exhalait une haleine froide et moisie. Les projecteurs halogènes maintenaient en respect l'obscurité épaisse qui en sourdait.

Une fois vérifiés les boudriers de mes trois autres camarades, l'auxiliaire fit signe au Responsable que nous étions prêts. Celui-ci s'éclaircit la gorge et amorça un petit discours :

-Chères citoyennes, chers citoyens, une décennie entière s'est écoulée depuis la dernière expédition. Le temps a pansé tant bien que mal nos cœurs endeuillés et, aujourd'hui, le devoir nous rappelle à l'ordre. Les Prédications sont claires : l'ère de l'Effondrement a pris fin il y a plusieurs cycles maintenant. Il ne tient qu'à nous, désormais, d'amorcer l'ère de la Résurrection. Nous serons tels les vers de terre s'extirpant de leur cocon, métamorphosés en splendides colibris battant des ailes à l'air libre.

Quelques discrets raclements de gorge s'élevèrent dans l'assemblée. Parmi les plus âgés, on n'était pas tout à fait sûr de l'exactitude de la métaphore. Mais le Responsable poursuivait :

-Saluons le courage de nos quatre valeureux concitoyens, qui vont risquer leur vie dans cette périlleuse ascension vers la surface. Ils sont les éclaireurs grimant vers notre futur ! Hourra pour nos héros !

Un tonnerre d'applaudissements roula sous le plafond bas. Un petit orchestre, serré dans un recoin étroit, entama la marche solennelle qui devait accompagner le début de notre ascension. Mes coéquipiers et moi en conçûmes un élan de fierté. Nous entrâmes résolument dans la gaine de l'Ascenseur.

Ullie était première de cordée. De quatre ans mon aînée, elle était la grimpeuse la plus douée de sa génération. Très appréciée et avisée, elle était la cheffe toute désignée de notre expédition. Venait ensuite Rava, un tout petit peu plus jeune. Courtaud, noueux, tout en muscles, il s'était entraîné sans relâche depuis sa nomination. A l'instar de son organisme, qui ne produisait pas un milligramme de graisse superflue, Rava ne gaspillait pas une goutte de salive en paroles vaines. Mais derrière son air taciturne, il était en réalité très attentif à ce qui l'entourait et possédait un fort esprit d'équipe. Moi, Jen, je venais en troisième. J'avais, malgré mes vingt-quatre ans, caché à mes parents que je m'étais portée volontaire pour l'expédition. C'est une fois sélectionnée que je leur avais tout avoué. Ils avaient d'abord explosé de colère. Quand ils avaient compris que j'étais bien déterminée à accomplir ma mission, ils s'étaient abîmés dans une profonde tristesse. Je les avais serrés fort, si fort, avant de les quitter, un peu plus tôt. On le savait, je pouvais ne pas revenir. Pilal, enfin, fermait la marche. Nés la même année, nous avions grandi ensemble, de la pouponnière jusqu'à la fin des études. Sa présence derrière moi était très réconfortante.

La première circade se déroula à merveille. L'échelle de la gaine était en excellent état et les expéditions précédentes avaient laissé nombre de points d'ancrage qui facilitaient grandement notre ascension. Pilal s'était vu confier une des dernières montres en état de marche et c'était lui, en gardien du temps, qui signalait les temps de repas et de repos. Sans les lumières ni la sonnerie de l'Abri pour nous repérer dans la journée, la montre de Pilal devenait le seul moyen de respecter un rythme salubre tant pour notre santé physique que notre équilibre mental. Ainsi, à l'heure où l'Abri sonnait l'extinction des feux, nous avions déjà installé nos portaledges. Cette première soirée, passée à grignoter nos barres alimentaires à la lueur de nos lampes frontales et à se raconter des anecdotes d'école avait presque des allures de pyjama party.

N'était le vide.

Nous nous endormîmes, rompus par l'escalade. Le silence de la gaine, tellement inédit, si éloigné du ronflement perpétuel de la ventilation de l'abri, avait quelque chose de plus vertigineux que le vide encore.

L'Ascenseur – composé en réalité non pas d'une, mais de trois grandes cabines – était la

seule voie d'accès vers la surface. C'était par là que nos ancêtres avaient pu gagner l'Abri, juste avant l'Effondrement. A l'école, nous avons appris que cette puissante machinerie avait été conçue pour descendre le plus de monde le plus rapidement possible, avec le maximum de sécurité. Mais aussi innovante et robuste soit-elle, elle n'avait pas résisté à l'usure du temps. Les cabines étaient tombées les unes après les autres, sans espoir de réparation. Trois chutes, trois dates que nous avions apprises en classe. A l'époque, cependant, personne ne s'était résigné : les capteurs indiquaient que la surface ne serait pas habitable avant des cycles et des cycles. Cela laissait largement le temps de trouver une solution. C'était ainsi qu'étaient nées les Expéditions. Les premières avaient pour but de sécuriser la gaine, pour permettre aux suivantes de monter toujours plus haut.

L'heure venue, l'humanité regagnerait la surface à la force de ses bras.

La montre de Pilal nous réveilla au début de la seconde circade. Ouvrir les yeux sur le noir absolu me remplit d'effroi une brève seconde. Heureusement, je me contins et allumai bien vite ma lampe. Nous déjeunâmes rapidement et reprîmes l'ascension. C'était au tour Rava de prendre la tête.

-On prend les paris ? dit soudain Pilal. A votre avis, on arrivera à la surface avant ou après l'extinction du soleil ?

-Le *jour* ou la *nuit*, rectifia Ullie. Le soleil ne s'éteint pas. Ses rayons éclairent la surface une partie de la circade en fonction de la rotation de la planète.

-Si on arrive de nuit, on verra les étoiles, s'enthousiasma encore Pilal.

Je confirmai d'un grognement, intérieurement peu convaincue. Il n'était pas impossible qu'un reste de particules polluantes et de cendres voile encore l'atmosphère. Les concepteurs de l'Abri avaient autrefois prévu tout un arsenal de capteurs et de dispositifs divers pour surveiller le taux de récupération de la planète et évaluer son habitabilité. A chaque fin de cycle, tous les habitants de l'Abri se réunissaient pour écouter la Cellule Scientifique énumérer les dernières données et annoncer les deux chiffres les plus importants : celui du taux de récupération et le délai avant de pouvoir retourner à la surface. Les premières fois, cela fut très déprimant : on annonçait des taux de 0,003 % ; 0,0032% l'année suivante. Il y en aurait des générations nées sous terre avant qu'une remontée soit envisageable ! Cela donna lieu à la Grande Infamie : une vague de suicides, dont on apprenait aussi la date à l'école. Puis, cycle après cycle, le taux de récupération augmenta sensiblement. La terre était incontestablement sur la voie de la guérison.

Malheureusement, les capteurs tombèrent en panne les uns après les autres. Un nouvel élan de panique menaça l'intégrité de l'Abri : comment savoir désormais ? La Cellule Scientifique se réunit pour étudier toutes les données enregistrées depuis le début. Après des circades et des circades de calculs fort savants, elle rédigea les Prédications : nos ancêtres connaissaient désormais la date de la Résurrection.

Soudain, un cri ; je fus violemment arrachée de l'échelle et tirée vers le bas. Le choc contre la paroi me coupa le souffle. Je m'agrippai à la corde, pétrifiée, oscillant au-dessus du vide, tâchant de reprendre mon souffle.

-Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Rava, au-dessus.

-C'est rien, grogna Ullie, sous moi. Enfin, si, un barreau de l'échelle a cédé, mais l'assurage a fonctionné. Jen, pas trop secouée ?

-Ça va, plus de peur que de mal, hoquetai-je.

Ullie parvint à s'arrimer à nouveau à l'échelle et nous reprîmes l'ascension, un peu plus lentement toutefois. Mais la circade nous réservait encore une affreuse découverte. Ce fut Rava qui nous alerta, quelques heures plus tard. Il nous montra un corps, pendu, immobile, au bout d'une corde d'escalade. Retenu par le baudrier, il s'était desséché dans le vide sec de la gaine jusqu'à devenir une momie décharnée, aux traits anonymes. Seule sa combinaison indiquait que le mort avait fait partie de l'expédition précédente. Après un petit silence teinté d'effroi, Ullie marmonna :

-Nous sommes désormais fixé sur le sort du deuxième grimpeur de l'Expédition précédente.

A l'époque, ils avaient quatre aussi, à tenter l'ascension. Quelques jours après le départ, un

bruit affreux avait alerté les veilleurs, pendant le couvre-feu. Un corps gisait au bas de l'Ascenseur, dans une mare de sang.

Le reste de l'Expédition n'était jamais revenu.

Rassemblant tout mon courage, j'examinai le mort :

-Le casque est enfoncé et la lampe frontale, totalement détruite. Il a dû chuter, peut-être qu'une partie de l'assurage a cédé ? En tout cas, c'est le choc contre la paroi qui l'a tué. Ses coéquipiers n'auront pas eu d'autres solutions que de le laisser ici.

-Quelle horreur, murmura Pilal. Reposer ici pour toujours...

-Peut-être pensaient-ils pouvoir récupérer son corps en redescendant ? suggérai-je.

-C'est ce que nous ferons, décida Ullie. En attendant, nous devons poursuivre. Et nous allons redoubler de précautions. De toute évidence, la structure est plus fragile qu'elle n'y paraît.

A la circade suivante, ses paroles devaient se confirmer. Toute une portion de l'échelle avait cédé, ne laissant qu'une paroi affreusement lisse sur une bonne centaine de mètres. Mais ce n'était pas une surprise. Cet obstacle avait jadis été cartographié par nos éclaireurs et une solution avait été trouvée : passer par le tunnel de secours.

Du temps de sa conception, une myriade tunnels avaient été creusés autour de l'Ascenseur, pour faciliter sa construction, loger les ouvriers, et offrir une issue de secours en cas d'incident pendant la descente. Après la Grande Évacuation de la surface, un dispositif de sécurité avait scellé les tunnels les plus proches de la surface. Quelques autres avaient été conservés pour faciliter l'entretien de l'Ascenseur, jusqu'à ce que le temps et les mouvements de la terre ne les bouchent un à un. Celui-là avait patiemment été déblayé afin de contourner la zone sans échelle. Nous nous y engouffrâmes, non sans avoir longuement étudié la cartographie du lieu au préalable. Le tunnel était un conduit étroit truffé de ramifications. Nous choisîmes de nous reposer dans l'antique dortoir réservé autrefois aux ouvriers. Même dépourvus de matelas, les lits de sangle poussiéreux offraient un meilleur confort que le sol de pierre.

Nous étions riches. Enfin, nos aïeuls avaient été riches. Seuls les plus fortunés avaient pu s'offrir une place dans l'Abri. Mais aujourd'hui, cela ne voulait plus rien dire. De leurs incroyables fortunes de jadis ne subsistaient plus que quelques vêtements et de rares bijoux. Les premiers étaient tellement rapiécés et défraîchis, les seconds si ternes et abîmés que nous avions peine à croire qu'ils aient pu être précieux et beaux autrefois.

Au moment de repartir, à l'aube de la circade suivante, je heurtai quelque chose. Un casque, identique aux nôtres. L'étiquette à l'intérieur nous apprit qu'il appartenait à l'un des explorateurs précédents, mais aucun indice ne nous renseigna sur son sort. Le dortoir nous parut soudain très lugubre et nous nous dépêchâmes d'en sortir, hantés par des questions sans réponse.

Un peu plus tard, au milieu d'un escalier étroit, nos capteurs d'oxygène s'affolèrent. Dans ces recoins, l'air soufflé depuis notre abri avait bien du mal à circuler. Cela aussi avait été prévu et nous sortîmes nos respirateurs. Les masques étaient reliés à un recycleur capable d'extraire l'oxygène de cette atmosphère appauvrie.

Concentrés sur le calibrage des recycleurs, avec dans les oreilles les bips incessants de nos capteurs qui ne s'apaiseraient qu'une fois les réglages effectués, nous n'entendîmes pas tout de suite le grondement. Ce furent les vibrations qui nous alertèrent.

-Vite, s'écria Rava, il faut trouver une arche, un chambranle pour s'abriter !

Mais il était trop tard. Une secousse formidable manqua de nous faire perdre l'équilibre. La terre semblait s'éveiller, s'étirer, bousculant sans ménagement les malheureux parasites qui colonisaient ses entrailles. Le grondement s'intensifia encore. Puis le plafond commença à choir. Je reçus une pierre entre les omoplates, heureusement amortie par mon barda. Je sentis alors le bras de Pilal passer sous le mien et me tirer en avant. En haut de l'escalier, nous débouchâmes brutalement sur le seuil du tunnel, béant au-dessus de la gaine. Nous nous plaquâmes contre la paroi, en espérant qu'à cet endroit, les poutres de renfort tiennent bon. Quelques secondes plus tard, le grondement mourait. La pluie de pierres avait cessé. Une épaisse poussière flottait devant nos lampes frontales.

Pilal et moi étions toujours agrippés l'un à l'autre. Rava, les yeux exorbités, criait quelque chose que nous ne comprîmes pas tout de suite.

-Ullie ! Ullie !

L'horreur nous saisit aux tripes. Où était Ullie ? Rava dévala les marches jusqu'aux éboulis. Avec sa gourde il frappa sur un tuyau en criant son nom.

-Rava, intervint Pilal derrière lui, ça ne sert à rien, regarde !

D'un index un peu tremblant, il montra une main ensanglantée dépassant sous les pierres. La main ne bougeait pas. Je sentis ma gorge se nouer.

-Peut-être qu'on peut... ? croassais-je, en m'agenouillant.

-Surtout pas, m'arrêta Rava. Souviens-toi de ce qu'on a appris. Toucher les pierres, c'est risquer un nouvel effondrement.

-Alors on va laisser Ullie... là, murmurai-je.

-On doit poursuivre la mission. Ullie serait folle de rage si on foutait tout en l'air pour son cadavre.

Je hochais la tête, ravalant la boule qui montait dans ma gorge. Nous connaissions les ordres, les procédures. Il fallait continuer coûte que coûte.

Coûte que coûte...

Bip bip bip...

Nous nous tournâmes vers Pilal. Il consultait ses capteurs, cherchant à comprendre pourquoi son alarme s'était déclenchée.

-Je crois qu'il y a une fuite, un coup a dû endommager mon masque tout à l'heure, marmonna-t-il.

Nous l'examinâmes sous toutes les coutures et trouvâmes la fuite. Rava y injecta un peu de mousse isolante puis colla un bout d'adhésif. Enfin, l'alarme daigna s'arrêter. On se regarda, soulagés.

Il était temps de reprendre l'ascension. L'échelle nous attendait sur le côté de la plate-forme. Hélas, nous n'avions pas escaladé une centaine de mètres que l'alarme de Pilal reprenait.

-Ça ne tient pas ! s'exclama-t-il, juste au-dessus de moi.

-Reste calme, je monte à ta hauteur, dis-je, je vais regarder.

Pourtant, le bout d'adhésif n'avait pas bougé. J'en collais un second par-dessus, sans succès.

-Il doit y avoir une seconde fuite, mais je n'arrive pas à savoir où, déclarai-je.

-Trouve-la s'il te plaît, répliqua Pilal et malgré ses efforts pour rester calme, je perçus une note de panique dans sa voix.

-Je... je n'y arrive pas, finis-je pas dire.

-Pilal, tu dois redescendre, décida Rava, qui nous avait rejoint. On peut. Il suffit que l'un de nous reste ici pour l'assurance. L'autre t'accompagne jusqu'à ce qu'on retrouve un niveau d'oxygénation suffisant. C'est pas si loin, juste avant l'entrée du tunnel, au niveau de l'échelle cassée. Il te faudra achever le retour à la base seul ensuite, mais tu en es largement capable. Ensuite le troisième resté tout en haut aidera le second à remonter.

J'acquiesçai.

-Allez, Pilal, ne perdons pas plus de temps, lui dis-je.

-Non, c'est moi qui l'accompagne, intervint Rava. En l'absence d'Ullie, c'est moi qui passe chef. Je descends. Toi, Jen, tu nous assures.

Nous retournâmes sur la plate-forme. Sous elle, l'échelle était encore intacte sur quelques mètres. Ensuite, ce serait la descente en rappel, en espérant que les reliquats de l'échelle cassée permettent d'installer quelques points d'ancrage. Je regardai Rava et Pilal plonger à petits sauts dans l'abysse de la gaine. Je ne perçus bientôt plus que la danse de leurs lampes et l'écho de leurs sauts, chaque fois qu'ils rebondissaient contre la paroi. Et puis les *bip* de l'alarme, évidemment, de plus en plus lointains.

Moi, j'attendais, dans une obscurité de plus en plus oppressante. Ma lampe formait un petit halo de lumière, une île de clarté flottant dans la gaine, tenant tant bien que mal les ténèbres à distance. Mais il suffisait que je tourne la tête, et elles revenaient se tapir dans mon dos. Marchions-

nous vers le même funeste destin que l'Expédition précédente ?

La corde se tendit soudain. J'assurai ma prise et appelai. Il me semblait entendre des bruits confus, mais rien qui ne ressemblât à une réponse. La corde tressaillait, trahissant une agitation en contrebass. J'appelai encore. L'écho d'un cri me répondit. Je criai :

-Rava ! Pilal !

Rien. La corde ne bougeait plus. J'attendis encore, dans le noir, dans l'angoisse. Aucun des signaux convenus entre nous ne me parvint.

-Rava ! Pilal !

Que s'était-il passé en bas ? Un point d'ancrage avait-il cédé ? Pilal... avait-il succombé à l'hypoxie ? Et Rava ? Pourquoi ne se manifestait-il pas ?

-Rava ! Pilal...

Ma voix mourut d'elle-même. Un long moment s'écoula, sans rien de nouveau. J'étais seule désormais. Pendant un instant, la tentation fut grande de descendre et de les rejoindre. J'en aurais eu le cœur net ! Mais c'était prendre le risque de ne plus pouvoir remonter. Il ne me resterait alors qu'à retourner à l'Abri la queue basse avec, sur la conscience, trois sacrifices qui n'auraient servi à rien. Le protocole était clair. Je devais continuer.

Malgré le chagrin menaçant de m'étouffer, je repris l'ascension. Barreau après barreau. Inspiration, expiration. La douleur dans mes muscles m'ancrait au moment présent. Je me concentrais sur la froideur du métal sous mes doigts et le bruit de ma respiration, que mon masque me renvoyait directement dans les oreilles.

Je réalisai un peu plus tard que la montre était restée avec Pilal. Sans elle, le temps n'existait plus. Seuls restaient mes besoins, soif, faim, fatigue ; et des ressources limitées pour les satisfaire. Lors de notre dernier petit-déjeuner, nous avions calculé qu'il nous restait des rations pour sept circades. Mais qu'est-ce que cela voulait dire maintenant ?

Le temps n'existait plus. Seulement demeuraient le noir, le chagrin et l'angoisse.

Je montai, montai encore, et ne m'autorisai à prendre du repos que lorsque je sentis mes articulations au bord de la rupture.

Quand la fin du monde était arrivée, les parents des parents de nos parents (je saute quelques générations) n'avaient pu emporter leurs téléphones. Inutiles en l'absence de réseau, ils étaient devenus le réceptacle de leurs souvenirs, le reliquaire d'une ancienne vie où les photos, les vidéos et les historiques de conversations recréaient une ère disparue... Puis les chargeurs s'étaient abîmés, les écrans s'étaient fêlés, les batteries avaient lâchés... De réceptacles, ils étaient devenus tombeaux, scellés pour toujours. Tous ces souvenirs perdus avaient fait saigner nos aïeux, les condamnant à enfanter une descendance à la mémoire peu à peu exsangue.

C'était à nos mémoires vides que je songeais, couchée sur mon portaledge, les pieds au-dessus du vide. Regagner la surface, c'était aussi permettre à notre civilisation de recoloniser sa mémoire.

Je ne sus combien de temps je montai encore. Je n'avais plus confiance en mon propre corps. Il n'était plus qu'un traître qui profitait de l'absence de repères pour réclamer toujours plus d'eau, de nourriture et de repos. Dans le noir, la faim, la soif et la douleur devenaient obsédantes.

Puis un *bip* vint suspendre l'éternité de mon ascension. Mes capteurs indiquaient un retour de l'oxygène, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : j'approchais de la surface. Le temps repartait de nouveau ! L'espoir me faisait trembler... ou bien l'épuisement ? Je me cramponnai à ma détermination.

Mon cœur manqua un battement quand, enfin, le faisceau de ma lampe effleura le plafond de la gaine. Je cherchai les portes. Un mécanisme de secours devait permettre de les ouvrir depuis la gaine et, si besoin, j'étais équipée d'un pied-de-biche et d'un maillet.

Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que les portes étaient déjà ouvertes.

Plus précisément, elles avaient déjà été forcées, en témoignaient les éraflures et les coups qui en cabossaient le métal. La dernière Expédition était donc parvenue jusque bout ? S'était-elle retrouvée ensuite bloquée par les gravats juste derrière ? Un rapide examen infirma mon hypothèse :

l'effondrement avait eu lieu après l'ouverture forcée, mais rien n'indiquait que c'était cela qui l'avait provoqué, ou s'il s'agissait d'un événement indépendant qui s'était produit beaucoup plus tard.

En approchant mon visage, je sentis un petit courant d'air frais. J'étouffais un gémissement soulagé. De la lumière filtrait entre les interstices ! Le mur de débris n'était en réalité pas très épais. La surface était là, à quelques dizaines de centimètres ! Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. Saisie d'une subite frénésie, je me mis à déloger moellons, plâtras et esquilles de bois à grands coups de pieds-de-biche. Je voulais sortir de ce puits infernal !

Soudain, le mur céda et un violent flot de lumière m'inonda. Aveuglée, je dus garder un moment les yeux fermés, et mes premières sensations furent la brise sur ma peau et un doux bruissement dans mes oreilles.

Puis, enfin, j'ouvris les yeux.

Ce ne fut pas les squelettes des bâtiments, recouverts d'une mousse orange et spongieuse – des pans entiers tout de béton et de ferraille pendaient comme des chairs rongées de rouille et de lichen hideux – ; ce ne fut pas les carcasses décharnées des véhicules embourbés – la boue en séchant s'était refermée autour comme une croûte purulente ; ce ne fut pas cette ignoble crépine fongique emprisonnant sous elle ce vaste champ de désolation et foisonnant en tumeurs suintantes... Depuis combien de temps se répandait-elle ainsi, en dévorant toute trace de civilisation ?

Non, ce fut le ciel.

Pas de voile de cendres, pas de nuages de pollution. Rien que du bleu, immense, insondable, infini. Un vide plus abyssal encore que celui de l'Ascenseur ; une plaie infinie saignant de l'azur ! Un hurlement inhumain emplit mes oreilles. Mon hurlement. L'horreur bleue ! L'horreur bleue ! Les mains sur les yeux, je courus jusqu'à l'Ascenseur et m'y jetai.